

Patrick Barillot

## Lecture d'*Encore*, leçon IX, « Du baroque \* »

Ce soir, il me revient de commenter un passage qui se situe au début de la neuvième leçon intitulée « Du baroque ». Cette partie de la leçon est composée de formules où les thèses sont condensées, compressées, ce qui va nécessiter de les déployer, de les décompresser, d'y ajouter tout ce qui y manque pour en saisir la pleine portée.

Dans cette leçon, Lacan commence donc par avancer ses thèses sous la forme de deux formules qu'il dit difficiles. En cela il a bien raison, mais comme il va en rendre compte dans la suite de la leçon, la tâche de les commenter se simplifie.

La première affirme ceci : « L'inconscient, ce n'est pas que l'être pense, comme l'indique pourtant ce qu'on en dit dans la science traditionnelle, l'inconscient, c'est que l'être, en parlant, jouisse, et, j'ajoute, ne veuille rien en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire – ne rien savoir du tout <sup>1</sup>. » La deuxième formule nous dit qu'« il n'y a pas de désir de savoir <sup>2</sup> », pas de *Wissentrieb* contrairement à ce que Freud a pu affirmer.

Pas moyen de commenter ces assertions sans se référer à la suite du texte, où il va nous montrer leurs fondements et leur logique. La première de ces formules servira à Lacan à interpréter ce qu'il appelle la science traditionnelle portée par Aristote, le béhaviorisme et le christianisme.

Dans cette première formule, il commence par définir l'inconscient en opposition avec ce qu'il n'est pas, à savoir que l'être pense.

\* Intervention faite à Paris le 6 février 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL : « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire du séminaire *Encore*, de « Je commence par mes formules difficiles » jusqu'à « jouissance insuffisante que constitue qu'il parle », p. 95-96.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 95.

2. *Ibid.*, p. 96.

Sa thèse est que l'être ne pense pas, contrairement à ce qu'en dit la science traditionnelle.

La science traditionnelle désigne non pas la science physique de Newton mais la science issue d'Aristote. C'est explicitement dit, un peu plus loin dans le texte : « La faute de la science que je qualifie de traditionnelle pour être celle qui nous vient de la pensée d'Aristote, sa faute est d'impliquer que le pensé est à l'image de la pensée, c'est-à-dire que l'être pense <sup>3</sup>. » C'est une précision sur sa thèse et aussi sur sa façon de lire Aristote, dont il situe l'erreur dans le fait de considérer que le pensé est à l'image de la pensée, ce qui a pour conséquence l'idée que l'être pense.

Avant tout, tâchons de voir ce qu'Aristote, et ensuite Lacan appellent l'être : car si Lacan réfute la thèse d'Aristote de l'être pensant, par contre il accepte le terme d'être, et ce qu'il désigne.

L'être en question, ce n'est pas le sujet. On en a une confirmation un peu plus loin lorsqu'il reformule sa première thèse un peu différemment en disant : « Là où ça parle, ça jouit <sup>4</sup>. » Cette formule exclut le « je » de l'énoncé, Lacan ne dit pas « là où je parle, je jouis », et elle exclut aussi le sujet. Cet être n'est pas le sujet et pour Aristote, l'être, c'est l'individu qui a un corps.

Voyez ce qu'il dit un peu plus loin : « Qu'il y ait quelque chose qui fonde l'être, c'est assurément le corps. Là-dessus, Aristote ne s'y est pas trompé <sup>5</sup>. » Si Aristote ne s'est pas trompé sur ce point de l'être pris comme corps, en revanche, selon Lacan, il est dans l'erreur quand il fait le *pensé* (l'objet de la pensée) à l'image de la pensée. Autrement dit, pour Aristote, il y a une équivalence de la pensée et du pensé.

Selon Lacan, le postulat d'Aristote, *le pensé*, l'être étant à l'image de la pensée, pensée qui suppose un pensant, implique que l'être pense. La conséquence de l'équivalence de la pensée et du pensé pour l'être est de croire que l'être pense. Dire que l'être pense revient à dire que le corps pense puisque l'être désigne l'individu avec son corps. Et dire que le corps pense signifie que le corps fonctionne avec des pensées.

3. *Ibid.*, p. 96.

4. *Ibid.*, p. 104.

5. *Ibid.*, p. 100.

Lacan poursuit l'interprétation des thèses d'Aristote appliquées à l'individu et à son corps, en disant que le plus certain du mode de penser de la science traditionnelle est ce que l'on appelle son classicisme <sup>6</sup>, à savoir le règne de la classe. Il entend par règne de la classe la classification opérée par Aristote du monde animal organisé en genres et en espèces dans son ouvrage intitulé *Histoire des animaux*, dans lequel Aristote introduit une échelle de perfection du vivant, la *scala naturae*, où il place l'être humain au sommet.

De cette organisation du vivant en classes, Lacan déduit l'éthique qui s'en ordonne, à savoir que « la pensée est du côté du manche, et le pensé de l'autre côté <sup>7</sup> », le manche étant la parole puisque c'est elle qui explique et rend raison des spécifications de chaque individu. Le manche est à entendre comme ce qui commande, avec, selon la lecture que Lacan fait de l'éthique aristotélicienne, d'un côté celui qui pense et commande et de l'autre le pensé, ce qui est commandé, on peut dire : l'être, le corps.

Ici, Lacan, interprétant de nouveau Aristote, opère une séparation et même une opposition entre la pensée, côté manche, et le pensé, de l'autre, alors même qu'il reprochait à Aristote d'avoir fait le pensé à l'image de la pensée. Comment concilier les deux thèses ?

L'élément qui va permettre de sortir de cette contradiction apparente, qui va faire le pont entre la pensée et le pensé, opposés du point de vue éthique, est ce qu'Aristote nomme l'âme, l'âme étant ce qui anime le vivant. Elle est, comme la définit Descartes, « une substance dont toute l'essence ou nature n'est que de penser <sup>8</sup> ».

Pour Lacan, l'âme selon Aristote « est évidemment à quoi aboutit la pensée du manche <sup>9</sup> ». L'âme est l'aboutissement de la pensée du manche car, pour Lacan comme pour Descartes, l'âme élabore des pensées sur le corps. Et c'est pour cette raison que l'âme est d'autant plus nécessaire dans la philosophie, parce que ce qu'elle élabore, ce sont des pensées sur le corps. Cette âme qui a des pensées pour expliquer le fonctionnement du corps devient l'identité supposée de ce corps.

6. *Ibid.*, p. 96.

7. *Ibid.*

8. Descartes, *Discours de la méthode*, IV<sup>e</sup> partie.

9. J Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 99.

Voyez ce qu'il en dit : « L'âme c'est ce qu'on pense à propos du corps – du côté du manche. Et on se rassure à penser qu'il pense de même <sup>10</sup>. » Autrement dit, on se rassure à penser que le corps pense comme l'âme. Le pont est maintenant fait entre la pensée et le corps par le viatique de l'âme produit par la pensée, puisque l'âme est l'identité du corps. L'âme est toujours pour Aristote la condition nécessaire pour les fonctions du corps. Le rôle de l'âme est de penser le corps pour qu'il fonctionne, pour qu'il sache ce qu'il doit faire en toutes circonstances, ce que Lacan appelle les miracles du corps <sup>11</sup> – il en donne un exemple avec les larmes qui sont nécessaires au bon fonctionnement de l'œil et, lorsqu'elles viennent à manquer, cela crée un dysfonctionnement.

Par le biais de l'âme, la science aristotélicienne attribue des pensées au corps. Lacan en donne des exemples : « Quand le corps est supposé penser secret, il a des sécrétions – quand il est supposé penser concret, il a des concrétions – quand il est supposé penser information, il a des hormones <sup>12</sup>. »

Tout cela pour nous amener à quoi au final ?

Avant de parvenir à ce qui fait l'intérêt de ce développement, il nous rappelle, à propos de l'inconscient – ce qui l'intéresse est de définir l'inconscient – que la structure de la pensée repose sur le langage, et il ajoute que « ledit langage comporte une inertie considérable, ce qui se voit à comparer son fonctionnement aux signes qu'on appelle mathématiques [...] <sup>13</sup> ». Si les mathèmes se transmettent intégralement, ils ne peuvent l'être qu'avec l'aide du langage producteur d'une inertie. Cette inertie est la résistance qu'oppose le langage à ce que la transmission puisse se faire dans toute son intégralité.

De quoi est faite cette inertie ? L'inertie est produite par la jouissance liée à la parole, nécessaire pour faire usage du langage dans la transmission du mathème. La parole véhicule des pensées mais aussi de la jouissance, l'être en parlant jouit – thèse de départ –, jouissance cause de l'inertie.

10. *Ibid.*, p. 100.

11. *Ibid.*, p. 99.

12. *Ibid.*, p. 100.

13. *Ibid.*

Cela le mène à nous poser une question : « Quel rapport peut-il bien y avoir entre l'articulation qui constitue le langage, et une jouissance qui se révèle être la substance de la pensée, de cette pensée si aisément reflétée dans le monde par la science traditionnelle <sup>14</sup> ? »

Ce que Lacan désigne par la jouissance relevant de la substance de la pensée, de la pensée de l'âme, c'est ce qu'Aristote appelle le Bien. Et Dieu, ce qu'Aristote nomme l'intellect-agent au niveau de l'âme, est le lieu d'où se sait ce qu'est le bien de tous.

À sa question, il répond que le postulat aristotélicien d'un Dieu qui saurait ce qui est le Bien de tous et de chacun, la jouissance qui conviendrait à chacun et opérant dans l'âme pour réguler les fonctions du corps afin d'atteindre la félicité promise, ce postulat portant sur la jouissance « n'a pas grand rapport avec la pensée, si nous la considérons dominée avant tout par l'inertie du langage <sup>15</sup> ». Cela signifie que le postulat d'Aristote ne marche pas et c'est pour cela qu'il disait qu'« on se rassure », on se rassure en pensant que le corps pense comme l'âme, pour se tranquilliser sur ce qui ne fonctionne pas.

L'inertie du langage, autrement dit la jouissance liée à la parole, est responsable de ce qui ne fonctionne pas. Ça ne fonctionne pas car le Bien promu par Aristote comme finalité de la jouissance, auquel c'est l'intellect-agent partie de l'âme qui doit nous conduire, ce Bien n'est pas atteint à cause de l'inertie du langage.

C'est pourquoi il introduit ensuite l'opposition entre deux types de jouissance avec une autre formule : « Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça <sup>16</sup>. » Le « ce n'est pas ça » nous indique qu'entre la jouissance obtenue et la jouissance attendue il y a un gap. Il y a une solution de continuité entre la jouissance que l'on rencontre, qui n'est pas ça, parce qu'elle ne correspond pas à la jouissance qui serait ça, si elle existait. La première est insuffisante, la seconde serait suffisante. C'est une autre façon de dire le hiatus qu'il y a entre la jouissance pulsionnelle, celle obtenue, et la jouissance du rapport, celle attendue.

Avec cette opposition, il interprète à nouveau l'éthique de la science classique. Pour cette science, la béance inscrite au statut même

14. *Ibid.*, p. 101.

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*

de la jouissance, le hiatus entre les jouissances, est « ce qui a été collabé pendant toute l'antiquité philosophique par l'idée de connaissance <sup>17</sup> ».

Sa thèse considère que la philosophie antique a collabé (ça nous indique l'idée de faire tomber, de provoquer l'affaissement), a provoqué l'affaissement de la béance des jouissances pour la faire disparaître. Et il fait du Bien promu par Aristote comme finalité de la jouissance « une fausse finalité comme répondant à ce qui n'est que pure fallace d'une jouissance qui serait adéquate au rapport sexuel <sup>18</sup> ». Le Bien dans la philosophie serait la jouissance qu'il faudrait pour qu'il y ait rapport entre les sexes.

L'idée de connaissance, agent de ce collapsus, instaure un sujet connaissant et sur ce point il affirme qu'il n'y en a pas eu, qu'il n'y a eu que des fantasmes de connaissance du monde jusqu'à l'avènement de la science moderne <sup>19</sup>. Au fond, ce que dit Lacan, est que le sujet, jusqu'à l'arrivée de la science moderne, n'avait aucune connaissance du monde, et que l'idée qu'il s'en faisait était à son image. Il dit : « Le monde est symétrique du sujet [...] <sup>20</sup>. »

Il en va de même pour le corps conçu comme le reflet de celui qui le pense. Il dit que « le monde de l'être plein de savoir, ce n'est qu'un rêve, un rêve du corps en tant qu'il parle, car il n'y a pas de sujet connaissant <sup>21</sup> ».

Je reviens aux formules de départ où Lacan disait que « l'inconscient c'est que l'être, en parlant, jouisse et ne veuille rien en savoir de plus », et ajoutait « ne rien savoir de plus ». Puis la deuxième formule, « il n'y a pas de désir de savoir », qui est la conséquence de ce qui précède, et la dernière phrase que je ne vous ai pas encore énoncée : « Là Freud se contredit. Tout indique – c'est là le sens de l'inconscient – non seulement que l'homme sait déjà tout ce qu'il a à savoir, mais que ce savoir est parfaitement limité à cette jouissance insuffisante que constitue qu'il parle <sup>22</sup>. »

17. *Ibid.*, p. 102.

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*, p. 115.

20. *Ibid.*, p. 114-115.

21. *Ibid.*, p. 114.

22. *Ibid.*, p. 96.

Avec le développement précédent, nous savons que la jouissance insuffisante est la jouissance pulsionnelle, celle liée à l'objet, et qu'elle est insuffisante pour faire rapport.

En matière de savoir inconscient, celui-ci est, dit-il, strictement limité à celui de la jouissance pulsionnelle et il est déjà présent au niveau de l'inconscient, ce qui signifie qu'il n'est pas à inventer. Autrement dit, le savoir inconscient n'est pas un savoir de toute la jouissance, il est limité à la jouissance des pulsions. C'est un savoir qui ne sait rien de plus et surtout rien sur ce que Lacan a introduit à la leçon précédente avec l'Autre inconscient, celui qui spécifie les femmes, l'inconscient où l'Autre du signifiant n'est pas.

Il y a donc un savoir inconscient sur la jouissance pulsionnelle, que l'analyse dévoile. Mais comment concilier cette première thèse avec sa deuxième formule, « il n'y a pas de désir de savoir » ? On le peut si on fait une différence entre le savoir inconscient et le savoir en jeu dans le « pas de désir de savoir ».

Pas de désir de savoir, mais de savoir quoi ?

Dans la note aux Italiens datée de cette même année 1973, il dit d'abord la même chose à propos de l'humanité, « pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'elle ne le désire pas <sup>23</sup> », et il ajoute ensuite que nous avons tous, l'humanité entière, horreur de savoir. Cela va dans le même sens que le « pas de désir de savoir » mais avec un accent supplémentaire de répulsion.

Dans notre leçon d'aujourd'hui, il parle aussi de cette horreur. Il dit que les chrétiens comme les psychanalystes ont horreur de ce qui leur a été révélé et cette horreur explique pourquoi la philosophie d'Aristote a été réinjectée dans le christianisme par saint Thomas d'Aquin <sup>24</sup>.

Je résume à l'extrême la thèse sur le christianisme comme vraie religion. Le christianisme annonce que la jouissance est perdue et ainsi fait renaître cette vérité d'une béance entre la jouissance obtenue et la jouissance attendue que l'*aristotélisme* avait collabée. Cette vérité révélée constitutive d'un savoir sur la jouissance, les chrétiens en auraient eu une sainte horreur, d'où le succès des thèses de

23. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 308.

24. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 103.

saint Thomas qui concilient la pensée chrétienne et la philosophie d'Aristote.

Pour les psychanalystes, il nous dit qu'il en va de même, qu'ils ont tout autant horreur de ce qui leur a été révélé. Ce qui leur a été révélé est venu par le message de Freud, par son dire dégagé par Lacan, interprété de tous les dits de Freud, qui nous annonce qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Et c'est proprement ce savoir du « il n'y a pas de rapport sexuel » qui est en jeu dans la formation de l'analyste, celui auquel le psychanalyste doit contribuer. En tout cas c'est son vœu dans la note aux Italiens.

Il y a deux savoirs distincts : celui de l'inconscient, savoir déjà constitué, à découvrir par le déchiffrement, puis le savoir du psychanalyste, qui, comme il l'écrit, « n'est pas du tout cuit<sup>25</sup> » car il est à inventer. Cela nous indique que ce savoir sur le non-rapport, chaque analyste a la charge de son élaboration.

Il y a une différence majeure entre ces deux types de savoir, celui de l'inconscient déjà là, limité à la jouissance partielle, puis celui qui porte sur le non-rapport, à inventer pour chacun. Dire « inventer ce savoir » nous indique que l'on doit en passer par une démonstration, car, comme il le dit avec la vérité, on ne peut ni l'affirmer ni le réfuter. Avec la vérité, on sait qu'il y a de la jouissance corrélée à l'objet *a*, mais il faut démontrer que le rapport est impossible à écrire car au titre de la vérité il n'est pas affirmable ni réfutable. Et c'est là que se démarque le psychanalyste du reste de l'humanité, c'est sa marque, il est celui à qui le désir de ce savoir doit être advenu. Ce qui devrait se vérifier dans la passe.

25. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 310.